Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 17 (1967)

Heft: 2

Buchbesprechung: J.C. Fischer and his Diary of Industrial England 1814-1851 [W.O. Henderson]

Autor: Herren, Béatrice

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

période héroïque qu'il réfléchira et se déterminera. Aussi l'auteur insiste-t-il sur sa participation au mouvement libéral des étudiants puis, à partir de 1821, à la Charbonnerie. C'est une tâche qui n'est pas toujours facile car souvent l'action personnelle de Buchez ne se détache pas de l'action collective du groupe auquel il s'est intégré. Cependant l'auteur, remarquablement informé, a réussi un tableau à la fois nuancé et précis des luttes politiques et idéologiques auxquelles participa le jeune homme, reliant habilement son rôle personnel au récit plus général des événements. Il a su rendre à la Charbonnerie son caractère international que les historiens libéraux de 1830, longtemps suivis par leur successeurs, ont généralement passé sous silence, soucieux de souligner au contraire ses traits purement nationaux. En passant, il montre le rôle d'intermédiaire joué par James Fazy entre la Charbonnerie et l'organisation de Buonarroti. Toute cette partie constitue une remarquable mise au point sur un sujet bien délaissé par l'historiographie française de ces dernières décennies.

Emprisonné à la suite de l'affaire de Belfort, Buchez fut acquitté. L'échec des tentatives de soulèvement amena beaucoup de conspirateurs à repenser les raisons de leur engagement et à remettre en cause les fondements de leur action. C'est d'abord au sein de la loge des Amis de la Vérité, où il revêtira les plus hauts grades, que Buchez et ses amis se livrent à ce travail. Comment, sous la double influence de Kant et de Bentham, ils élaborèrent une conception individualiste de la société, comment Buchez, soucieux d'y apporter une justification scientifique, évolua vers le positivisme et, surtout, par l'influence des *Annales de législation et de jurisprudence* de Pellegrino Rossi, Sismondi et Etienne Dumont, découvrira une dimension nouvelle: celle de l'histoire, tout cela est retracé de main de maître.

Cette orientation nouvelle allait faciliter le passage de Buchez et de beaucoup de ses amis au saint-simonisme, passage qu'Isambert analyse avec la même clarté[1].

Genève *Marc Vuilleumier*

W. O. Henderson, *J. C. Fischer and his Diary of Industrial England 1814—1851.* London, Frank Cass & Co. Ltd., 1966. In-8°, XVI + 148 p.

L'ouvrage de M. Henderson — le premier à présenter l'industriel schaffhousois et anglophile au public insulaire — a l'ambition d'être un condensé, du style *abstract.* Et il l'est, rationnel et concis, abritant une information abondante sous un format qui ne décourage pas.

Johann Conrad Fischer a déjà sollicité plusieurs historiens: K. Schib publiait son journal en 1951; R. Gnade, H. Boesch et B. Schudel en ont

[1] On regrettera que l'éditeur n'ait pas jugé bon de munir cet ouvrage, édité avec le concours du CNRS, d'un index des noms.

donné les biographies les plus marquantes. Et M. Henderson y recourt largement, tout en précisant le cas échéant. Mais si, pour les besoins de sa propre biographie, il fait le point de leurs publications, cela ne constitue qu'une tranche maigre de l'ouvrage. Son optique principale est le versant anglais du journal de Fischer. Délaissant très vite les coordonnées suisses du développement industriel et les vicissitudes helvétiques de l'entrepreneur métallurgiste, il commente essentiellement ses voyages en Angleterre. Car J. C. Fischer fut un spectateur privilégié de la révolution industrielle; son sens des *public relations* l'introduisit dans les meilleurs parmi les laboratoires de celle-ci et auprès de certains d'entre ses démiurges.

Sa contribution aux développements de la sidérurgie en Suisse procède largement des expériences et des relations acquises à l'étranger, sur le continent et particulièrement en Angleterre. Il est l'un de ces nombreux Suisses du XIXe siècle commençant, séduits par les progrès scientifiques, techniques et économiques d'autres nations — séduits parfois jusqu'à abandonner leur pays. Mais il saura décliner les offres du tsar l'invitant à s'établir en Russie. Et s'il implante plusieurs aciéries *extra muros* (Jura français, Allemagne, Autriche), il restera fidèle cependant à ses petits ateliers du Mühlental.

La carrière de J. C. Fischer, Henderson la rappelle brièvement (p.1 à 23), est celle d'un entrepreneur servant simultanément la science et les arts de la métallurgie, comme inventeur et artisan. Fils et petit-fils de chaudronniers, il débute dans le cuivre, annexe rapidement d'autres ateliers à la forge de son père et entame une carrière de sidérurgiste. Le système continental avait mis quelques maîtres de forge au pied du mur, dont Fischer, et il fallait trouver la solution d'un acier fondu au creuset valant les qualités anglaises. C'est le début de recherches opiniâtres autour des creusets, des procédés de fonte, des alliages d'acier et même du fer malléable. Indépendamment des découvertes anglaises, il fait les siennes, cultive, lors de ses voyages, les comparaisons entre ses échantillons et les qualités anglaises, discute, suggère, améliore. Fischer produisit de l'acier pendant cinquante ans dans ses trois ateliers du Mühlental. L'excellence de ses produits non seulement lui attira la notoriété publique, mais sucita la crainte de ses concurrents. C'est que, entrepreneur infatigable, il devint un véritable ambassadeur de l'acier suisse et conquit un marché important, déployant vers l'Allemagne, l'Autriche et la France son rayon d'exportation.

Mais il n'en tira point fortune. Délibérément? Homme d'affaires, oui. Capitaliste, non. Il se complait dans ses petits ateliers du bord de la Durach, utilisant son courant pour seule énergie; et artisan il restera, jusqu'à la fin de sa vie. Paradoxalement, les qualités de cet «entrepreneur international», curiosité, esprit d'invention et de conquête, demeurent pondérées par les méthodes les plus traditionnalistes de l'artisanat. Et c'est d'autant plus paradoxal que Fischer se trouve à la pointe de la ferveur industrielle; mais ses rapports étroits avec l'Angleterre, les points d'appui trouvés dans ses manufactures n'ont guère convergé vers une réforme de ses propres méthodes

d'exploitation. Attentif au souffle des nouveautés anglaises et dépourvu d'audace, simultanément. Il illustre les contradictions qui prolifèrent dans une économie s'éveillant à des structures neuves.

«J'aime mon pays et ne voudrais pas m'en absenter trop longtemps, cependant plus je vois l'Angleterre, plus je regrette d'avoir consacré le meilleur de ma vie à un pays où les possibilités d'un homme sont si restreintes» (cité par W. O. Henderson, p. 28).

Suivons-le donc dans ses itinéraires anglais (p. 24 à 83). Entre 1794 et 1851, J. C. Fischer effectua neuf visites outre Manche. Son art de quêter des lettres d'introduction et sa réputation de métallurgiste en firent un visiteur très agréé et à l'opinion autorisée. L'auteur souligne l'intérêt de ses réflexions pour les historiens de la révolution industrielle. Il entreprend de commenter cette partie des chroniques de Fischer qui concerne ses séjours londoniens et ses parcours dans les districts industriels d'Angleterre (triangle Londres–Leeds–Liverpool). Il s'agit là d'une interprétation méticuleuse des relations issues de voyage en voyage. Puisant dans les sources publiées, les manuscrits des Archives Fischer et détectant par ailleurs les traces laissées par le Schaffhousois dans les documents anglais de l'époque, l'auteur explique le détail des étapes, les objectifs et les résultats des voyages effectués. A l'appui de ses observations, il publie en appendice des extraits traduits en anglais du journal de Fischer (p. 125 à 167).

A Londres, J. C. Fischer se rend pour voir les progrès de l'industrie métallurgique, interroger des experts sur ses alliages d'acier-nickel, conclure des affaires (s'assurer des commandes, vendre ses procédés). Dans les régions industrielles, du textile à la sidérurgie, en passant par la manufacture de Wedgwood, il néglige peu d'aspects techniques et scientifiques que revêt la formidable métamorphose du monde anglais. A l'affût des inventions, tout frappe son regard (métallurgie, travaux de génie civil, vapeur, chemins de fer, industrie du gaz, photographie). Et sur tous ces terrains d'investigation le guident des ingénieurs, techniciens, chefs d'entreprise. L'ampleur de ses contacts londoniens et anglais étonne: savants chimistes éminents, physiciens, inventeurs (Michael Faraday, W. T. Brande); auxquels s'ajoutent les successeurs de quelques pionniers de la révolution industrielle (Josiah Wedgwood junior, James Watt junior, Matthew Robinson Boulton, la famille Huntsman, etc.). De la conjonction de ces rencontres, de ces visites d'entreprises, d'institutions (Monnaie Royale, British Museum, etc.), résulte une solide connaissance de tout ce qui agite l'Angleterre à cette époque. Mais il ne faut attendre de Fischer aucun jugement de valeur sur une société bouleversée. Conscient des prodiges auxquels elle donne le jour, il n'est captivé que par les procédés de fabrication et leurs astuces, par l'ingéniosité des hommes qui y président, par les débats d'ordre technique. Les modalités sociales du phénomène industriel lui échappent ou le laissent indifférent. Chez lui, l'explication d'une misère manifeste à Londres est une affaire vite réglée: «C'est l'alcool qui rend pauvre et misérable cette ville...» estime-t-il (p. 162).

Pour ne rien omettre, M. Henderson consacre un chapitre à la dynastie des Fischer, suivant jusqu'au XXe siècle les étapes helvétiques ou étrangères de leur rayonnement scientifique et économique (p. 84 à 94).

Outre les fragments de journal déjà signalés, l'auteur publie la traduction de certains documents relatifs aux réalisations techniques de J. C. Fischer et à ses voyages (articles, correspondance avec ses interlocuteurs anglais, brevet, contrat, etc., p. 95 à 124). Une table des monnaies, poids et mesures, plusieurs cartes facilitant l'intelligence de ses itinéraires et de l'espace économique de ses entreprises complètent utilement l'ouvrage. Quand on aura dit enfin que des notes précises, précieuses étaient vigoureusement chacun de ses chapitres, on réalisera la parfaite économie du petit livre de W. O. Henderson.

Paris *Béatrice Herren*

LÉON EPSZTEIN, *L'économie et la morale aux débuts du capitalisme industriel en France et en Grande-Bretagne.* Paris, Armand Colin, 1966. In-8°, 355 p. (Ecole pratique des Hautes Etudes, VIe section, Centre d'études économiques).

Les préoccupations actuelles des historiens de la révolution industrielle s'orientent vers les études économiques ou sociales, sur l'enrichissement des uns et l'appauvrissement des autres, ainsi que sur leurs méthodes d'action. L. Epsztein prend délibéremment l'option contraire : le mobile du gain, l'enrichissement étant le centre d'intérêt des bourgeois du XIXe siècle, il se demande quelles furent les réactions suscitées par cette morale utilitariste et matérialiste dans cette bourgeoisie elle-même, les théoriciens socialistes étant laissés de côté. L'histoire des idées vient ici relayer l'histoire des faits en France et en Angleterre que l'auteur choisit pour champ d'étude. Après une rapide analyse des quatre grandes vagues de spéculation (1807, 1824—1825, 1835 à 1836, 1845—1846), où quelques généralisations hâtives déparent un récit alerte, il passe une revue succincte des théoriciens classiques de l'économie et de quelques écrivains qui sacrifièrent au culte de l'or ; Balzac par exemple. Ensuite, dans le reste de l'ouvrage, il s'attache à l'étude de plusieurs groupes d'hommes à l'esprit non conformiste. Plus d'un est oublié aujourd'hui, mais mérite d'être rappelé pour avoir exercé une influence souvent réelle sur ses contemporains. L. Epsztein nous emmène alternativement en France et en Angleterre, à la quête d'études économiques, philosophiques, religieuses hostiles à l'esprit régnant. Il est impossible ici de suivre cette imposante liste. En gros, elle opère une distinction entre les économistes penchant vers le socialisme comme Sismondi, Buret, Craig, J. S. Mill et d'autres, et les chrétiens, catholiques ou protestants, orthodoxes ou dissidents qui, au nom de la charité, du respect des êtres humains, de la simple justice, s'attaquent au libéralisme et à ses effets. La misère ouvrière, ses causes, les remèdes à lui appliquer, voilà les préoccupations majeures de ces auteurs. L. Epsztein